

---

**hommes  
& migrations**

---

## **Hommes & migrations**

Revue française de référence sur les dynamiques migratoires

**1286-1287 | 2010**

**Les migrations subsahariennes**

---

## **Trajectoires de rapatriés**

Éléments pour une réflexion en termes d'expérience

**Anaïk Pian**

---



### **Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/1729>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.1729

ISSN : 2262-3353

### **Éditeur**

Musée national de l'histoire de l'immigration

### **Édition imprimée**

Date de publication : 1 juillet 2010

Pagination : 86-97

ISSN : 1142-852X

### **Référence électronique**

Anaïk Pian, « Trajectoires de rapatriés », *Hommes & migrations* [En ligne], 1286-1287 | 2010, mis en ligne le 29 mai 2013, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/1729> ; DOI : 10.4000/hommesmigrations.1729

---

Tous droits réservés

# Trajectoires de rapatriés

## Éléments pour une réflexion en termes d'expérience

Par Anaïk PIAN,  
ATER, université de Bretagne Occidentale, ARS/SUFCEP,  
Post Doc URMIS, Paris 7



Anzoumane Sissoko entouré de ses frères pour une prière collective, lors de son retour au village de Monéa, Mali, 2006 © Anaïs Pachabézian

Entre septembre et octobre 2005, des centaines de migrants ont pris d'assaut les barrières de sécurité des enclaves espagnoles de Ceuta et Melilla marquant l'entrée de la forteresse européenne. En réponse, les autorités marocaines décident de mettre en place une politique de rapatriement qui officiellement vise les migrants en situation irrégulière dans le royaume chérifien. Partagés entre la honte d'avoir échoué dans leur projet migratoire et l'espoir enraciné de retenter leur chance, les rapatriés témoignent de la difficulté de se reconstruire.

À l'automne 2005, quelques jours après les événements de Ceuta et Melilla où quelques milliers de migrants subsahariens tentent de pénétrer dans les enclaves espagnoles situées en territoire marocain, plusieurs centaines de Sénégalais, interceptés par la police marocaine au cours de vastes opérations de raffe, sont rapatriés par charter au Sénégal. Certains étaient partis du Sénégal depuis des mois voire des années à la recherche d'une route pouvant les mener en Europe. Avant de rejoindre le territoire marocain, plusieurs d'entre eux avaient sillonné d'autres pays du Maghreb ou d'Afrique. Ponctués de nombreuses étapes, ces parcours par le Maroc témoignent d'un type particulier de migration : l'aventure migratoire<sup>(1)</sup>. Malgré les contretemps du voyage, certains avaient conservé des contacts plus ou moins réguliers avec leurs proches au pays, même si le plus souvent ces derniers ignoraient la réalité de leurs conditions de vie au Maroc. D'autres n'entretenaient plus que des liens sporadiques avec leur famille ; à moins que, dès leur départ du Sénégal, ils ne fussent en situation de rupture. Pour tous, le périple par le Maroc avait représenté un coût financier important, à leur seule charge ou ayant fait l'objet d'une contribution familiale. Le temps passant, certains commençaient à douter du bien-fondé de leur entreprise ; d'autres essayaient de trouver des alternatives au passage clandestin<sup>(2)</sup>, tandis que d'autres encore ne renonçaient pas à leur projet d'atteindre l'Europe. Dans ces conditions, il s'agit d'éclairer l'expérience du rapatriement pour ces *aventuriers*<sup>(3)</sup> sénégalais. D'une part, la notion d'"expérience" invite à prendre simultanément en compte le sens de l'action et les relations sociales dans lesquelles celle-ci s'inscrit. D'autre part, elle renvoie au travail des acteurs qui, pour construire du sens, sont amenés à concilier des logiques en tension. Cela dit, l'expérience est à resituer dans un ensemble de contraintes plus larges, constitutives du contexte social. Ici l'expérience du rapatriement vise la manière dont les rapatriés articulent, dans un contexte migratoire donné, différentes logiques d'action pour donner du sens à leur parcours, redéfinir leurs projets et négocier une nouvelle identité sociale vis-à-vis de leurs proches.

Notre recherche qualitative s'inscrit dans une perspective multisite dont le propre est de suivre son objet d'étude dans l'espace et le temps. En effet, lors de nos enquêtes de terrains menées en 2008 à Dakar<sup>(4)</sup>, nous avons cherché à revoir, parmi la population des rapatriés, des Sénégalais déjà rencontrés au Maroc entre 2003 et 2005<sup>(5)</sup>. De retour au Sénégal, des rapatriés ont également créé une association afin d'obtenir des aides du gouvernement sénégalais qui, au même moment, promettait des projets de réinsertion en leur faveur à travers notamment le Plan REVA<sup>(6)</sup>. Bien que les démarches effectuées par les intéressés soient restées vaines, entraînant au terme de quelques mois la dissolution de l'association, certains rapatriés ont aussi pu être rencontrés par l'intermédiaire d'anciens membres du bureau. L'établissement

d'une relation de confiance a pu être facilitée par notre connaissance des réseaux migratoires sénégalais au Maroc et des conditions de vie dans le pays. Afin de saisir au mieux le quotidien des rapatriés, nous avons mené en complément des entretiens enregistrés des discussions informelles et des observations sur les lieux de vie des intéressés (quartiers, lieux de travail) ce qui, de surcroît, nous a permis d'échanger avec leur famille<sup>(7)</sup>.

Saisir l'expérience du rapatriement nous a alors conduit à relever trois catégories de situation pouvant être comprises comme autant de *“manières d'expérimenter et de construire le réel”*<sup>(8)</sup>.

## Le rapatriement comme rupture

Pour certains Sénégalais, le rapatriement au Sénégal a marqué une rupture à la fois dans le projet et le parcours migratoires, mais aussi par rapport à la situation antérieure à la migration.

Au début des années quatre-vingt-dix, Amadou doit rejoindre, dans le cadre du regroupement familial, ses parents résidant à Madrid. Au dernier moment toutefois son père décide d'utiliser ses papiers pour faire partir son frère aîné qui, déjà majeur, ne peut bénéficier de la procédure. En 2001, Amadou tente de venir au Maroc dans le but de rejoindre l'Espagne, mais il est refoulé à l'aéroport de Casablanca. Il revient au Maroc en 2002. Muni de faux papiers, il doit emprunter à Tanger un ferry à destination d'Algésiras. L'entreprise échouant, il retourne à Casablanca où il se reconvertit dans le commerce de rue en s'insérant dans les réseaux commerçants entretenus de longue date par les Sénégalais au Maroc. C'est là que nous le rencontrons pour la première fois en 2004. Il revend alors de l'artisanat importé du Sénégal par des commerçantes sénégalaises. Amadou espère parvenir à accumuler un capital afin de rentrer au Sénégal puis de s'adonner au commerce à la valise entre Dakar et Casablanca. Au terme de deux ans cependant sa situation reste aussi précaire et il est à nouveau gagné par la tentation de l'Europe. En octobre 2005, au lendemain de l'attaque des “grillages”, il est arrêté par des policiers à Casablanca. Dépossédé de son passeport, des 800 dirhams qu'il avait sur lui et de son téléphone portable, il est transféré dans une prison à Oujda puis expulsé, avec de nombreux autres ressortissants subsahariens, à la frontière algérienne. Après avoir erré plusieurs jours dans la zone désertique, il figure parmi les “rescapés” du désert, récupérés par les autorités marocaines. Le 10 octobre, il est rapatrié au Sénégal par charter.

Amadou raconte son arrivée à l'aéroport de Dakar où il est attendu par sa sœur et sa tante : *“À l'aéroport, tout le monde était déçu. C'était difficile, trop difficile même. J'ai*

*tout laissé là-bas, mes bagages... [...] Je suis rentré à la maison avec ma sœur. J'y ai passé deux mois et je suis tombé gravement malade. Je ne pouvais même pas parler, c'était la fatigue totale. J'avais les côtes, les pieds qui me faisaient mal. Je suis resté une semaine sans sortir. Je me suis reposé, jusqu'à oublier les choses.... Je ne pensais pas rentrer ici si vite. [...] Ce que je regrettais, c'est de n'avoir pas atteint mon objectif... D'un coup, tout se vide, tout s'écarte. Tu arrives là, sans rien et c'est tout un projet qui s'écroule".*

Dans ce type de situations, les premiers moments du retour sont associés au vide, au néant, à la maladie voire à l'adoption de comportements déviants (consommation d'alcool, haschich...). L'absence de projection dans l'avenir durant les premières

semaines suivant le rapatriement marque la brutalité de la rupture. Des rapatriés expérimentent la condition d'étranger dans leur propre pays, ce qui souligne à la fois une perte de repères et la quasi-illégitimité de leur présence : *"Tu te retrouves sans papiers dans ton propre pays, car tout, ton passeport, ta carte d'identité sont restés au Maroc"* appuie Alioune, un autre rapatrié.

Issu d'une famille nombreuse, Alioune est né en 1980. Son père dirige un centre de réinsertion sociale à quelques kilomètres de Dakar. Après avoir obtenu son baccalauréat, Alioune travaille dans une entreprise de métallurgie avec son frère. En 2001, il décide, sur les conseils d'un ami, de partir au Maroc afin de faire carrière dans le football, sa passion. Toutefois, seuls des contrats précaires lui sont proposés et il se retrouve en situation irrégulière. Il envisage alors de reprendre des études quand il trouve l'opportunité de jouer comme figurant dans un film. Réunissant un pécule, il décide alors de tenter le passage clandestin vers les îles Canaries. C'est à ce moment qu'il est arrêté puis rapatrié. Alioune se montre accablé à l'évocation de son parcours : *"C'est dur de se réinsérer, de se réhabituer. Tu as tout sacrifié pour revenir à la case départ. Tu en veux à ton pays qui ne fait rien pour te protéger lorsque tu es à l'extérieur, et quand tu arrives ici, tu es sans rien. [...] J'ai essayé de trouver du travail à un moment, mais il n'y a rien ici. J'ai failli basculer de l'autre côté : l'alcool, le shit... Heureusement mes parents m'ont soutenu..."* Alioune confie avoir le sentiment de vivre *"comme un ado, en restant allongé dans sa chambre à écouter de la musique pendant des heures entières"* et non comme un adulte parvenant à se prendre en charge : *"J'étais quelqu'un qui voulait réussir, qui avait beaucoup d'ambition. Et tout à coup tout s'est brisé"*, soupire-t-il. En 2010, toutefois, il dit avoir tourné la page et s'est lancé dans un petit commerce de voitures d'occasion.

**Le rapatriement ne constitue pas une rupture dans le parcours migratoire mais plutôt un avatar qui ne perturbe pas fondamentalement leur projet : atteindre l'Europe à tout prix.**

## Le rapatriement comme revers de parcours

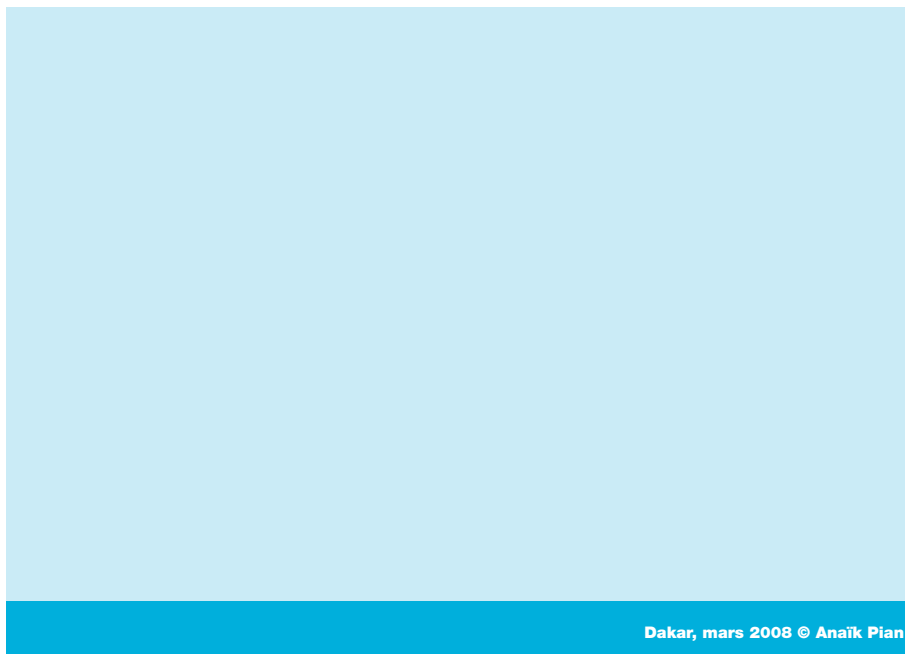
Le rapatriement constitue ici un revers de parcours donnant lieu à diverses stratégies de rebondissement. Le contretemps représenté par le rapatriement est vite surmonté et les rapatriés ne tardent pas à reprendre la route.

Cette logique de revers de parcours se donne à lire dans le cas des rapatriés qui, quelques mois après leur rapatriement, sont repartis au Maroc, en Mauritanie ou en Libye, dans le but toujours aussi affirmé de passer en Europe. D'autres font partie des Sénégalais ayant tenté de rejoindre en 2006 les îles Canaries en pirogue à partir des côtes sénégalaises. Pour eux, le rapatriement ne constitue pas une rupture dans le parcours migratoire mais plutôt un avatar qui ne perturbe pas fondamentalement leur projet : atteindre l'Europe à tout prix. Fall qui, après avoir été rapatrié du Maroc, a rejoint les îles Canaries en "cayucos" à partir de Saint-Louis, (avant d'être à nouveau refoulé) témoigne : *"Moi, dès le rapatriement du Maroc, je ne pensais qu'à repartir. Et quand j'ai entendu que les pirogues partaient d'ici, je me suis dit que c'était une chance. [...] Après le rapatriement, j'ai essayé de reprendre la réparation de téléphones portables, mais ça ne marchait pas et je n'avais pas la tête à ça. Vu tout le mal que je m'étais donné au Maroc, même si je travaillais bien au Sénégal, je voulais partir en Europe [...] Ma famille était plutôt contre, surtout ma mère. Mais elle ne pouvait pas m'empêcher de repartir..."* Depuis son rapatriement du Maroc, Fall est resté en contact avec un ami marocain et suit par son intermédiaire l'évolution de la situation dans le pays.

## Comment se décharger de la décision du retour

Certains Sénégalais, "coincés" depuis des mois voire des années au Maroc mais n'osant pas rentrer chez eux sans être parvenus à passer en Europe, ont utilisé les ponts aériens mis en place à l'automne 2005 pour retourner au Sénégal sous couvert du rapatriement<sup>(9)</sup>. Bien qu'ils aient échappé aux arrestations massives, ils se sont rendus à la police dans l'objectif d'être rapatriés et ainsi de se décharger de la responsabilité du retour vis-à-vis de leur famille.

Ousmane, maçon, est originaire de Rufisque. En 2003, il part au Maroc sans avertir ses proches. Jusqu'alors, il vivait dans la maison familiale avec ses parents, sa femme et ses deux enfants, ainsi que son frère et ses épouses. Il informe sa famille de son projet de rejoindre l'Europe une fois arrivé au Maroc. Après deux tentatives de passage avortées vers les îles Canaries, Ousmane se retrouve sans ressources. Sept mois se sont écoulés depuis son départ du Sénégal, lorsqu'il demande à son petit



Dakar, mars 2008 © Anaïk Pian

frère vivant à Abidjan de lui envoyer de l'argent afin de partir tenter le passage par l'enclave de Ceuta. Son frère aîné prend financièrement en charge sa femme et ses enfants durant son absence. Ousmane vit près de huit mois dans le campement informel de Bel Younes, situé dans les forêts marocaines à quelques kilomètres de Ceuta. En septembre 2005, a lieu la "grande attaque" à laquelle il participe. Depuis un temps, certains membres de sa famille – dont sa femme – l'encourageaient à rentrer au Sénégal. Son épouse, rencontrée en juillet 2008, confirme ces propos. D'autres, en revanche, lui conseillaient de patienter. Lors de "l'attaque" du grillage, Ousmane est blessé à la cheville. Il réussit à regagner le campement informel où d'autres camarades ont également battu en retraite. Les jours suivants, la forêt est quadrillée par les militaires. Ousmane raconte : *"C'est moi qui ai décidé de rentrer. Parce que chaque jour, je courrais me cacher dans la forêt, je ne pouvais pas dormir tranquille. Il n'y a plus de 'ghettos'<sup>(10)</sup>, on ne mangeait rien... Un jour, je suis allé demander de la nourriture à Nador, car j'avais trop faim. Des Marocains m'ont dit : 'Camarade, il faut retourner dans votre pays. Ils ont fermé tous les camps à Ceuta et Melilla, ils ont refoulé les gens. Si tu veux, tu vas à la police et tu retourneras chez toi'. Je pensais que ces gens mentaient. Puis il y a un autre taximan qui m'a dit : 'Camarade, il faut retourner chez toi. En ce moment, ils prennent les gens pour les refouler chez eux'. Alors j'ai pris ma décision. Je suis allé au commissariat. C'est comme ça que je suis retourné au Sénégal. [...]"*

*J'ai tellement regretté d'être parti. Mais je ne pouvais pas retourner les mains vides. Je pensais à mes enfants, je n'étais pas tranquille. [...] Heureusement qu'il y a eu les rapatriements. Sinon je serais resté au Maroc car c'est dur de rentrer comme ça. Mais à ce moment, ce n'était pas le problème car il y avait beaucoup de rapatriements... Je ne voulais pas rester au Maroc. Pour moi, c'était continuer ou rentrer".*

Ici, le rapatriement constitue une issue cahin-caha à l'aventure qui tourne court. En rentrant sous couvert du rapatriement, les intéressés tentent de "sauver la face" en évitant d'avoir des comptes à rendre ou d'apparaître comme "lâches" aux yeux de leurs proches.

## **La persistance du rêve européen, envers et contre tout**

Cette typologie toutefois n'épuise pas l'existence de situations intermédiaires. La logique de rupture, par exemple, peut être plus ou moins forte et le choc du rapatriement plus ou moins vite surmonté. Si Amadou a repris ses activités quelques mois après son rapatriement, en revanche, Alioune reste, trois ans plus tard, encore profondément marqué. L'expérience du rapatriement, en effet, ne se résume pas au moment T mais s'étend sur une échelle de temporalité plus large. Ainsi, cette première typologie doit être étayée par une analyse longitudinale des trajectoires allant au-delà d'une vision statique. Là encore, trois grandes catégories de situations peuvent être relevées.

Dans un premier cas, les rapatriés pour lesquels le rapatriement a représenté une rupture ne pensent tout d'abord qu'à repartir au Maroc. Puis, au terme de quelques mois passés "malgré eux" au Sénégal, ils décident de rester au pays et essaient de reprendre une activité (ancien métier, petits commerces...). Mais, face aux difficultés rencontrées pour parvenir à une situation socio-économique relativement stable, ils envisagent à nouveau, plusieurs mois plus tard, de reprendre la route de l'aventure pour se rendre en Europe. Trois moments clés marquent ainsi ces trajectoires : la "consumation" de la rupture qui s'accompagne de l'obsession d'un nouveau voyage, puis le projet de rester au Sénégal et enfin la nouvelle tentation de l'Europe. Un second cas de figure correspond à la situation des rapatriés pour lesquels la rupture ne s'accompagne pas d'une volonté immédiate de repartir en migration. Par la suite, toutefois, cette tentation renaît au fil du temps.

Enfin, dans un troisième cas, les rapatriés écartent d'emblée l'idée de nouvelles tentatives de passage clandestin vers l'Europe. Le premier moment du retour constitue une période de réadaptation progressive où le rapatrié reprend ses marques



dans la société locale. La seconde étape est marquée par la reprise d'une activité au Sénégal. Tout nouveau départ, autre que par une voie légale, est dit "écarté".

Ces différentes périodisations dans la déclinaison du retour interpellent la notion de projet. La formulation du projet de repartir en migration n'est pas à situer sur le même plan qu'une mise en acte. Les "dires" ne se réalisent pas nécessairement dans les pratiques. Néanmoins, ils sont porteurs de sens et révélateurs d'un état d'esprit : ils montrent à quel point l'Europe demeure un cadre de référence pour les rapatriés et représente une sorte de "bouée de secours" à laquelle ils sont tentés de s'accrocher lorsque l'avenir au Sénégal leur apparaît sans horizon. Mais, au-delà de cet essai typologique, rendre compte de l'expérience du rapatriement nécessite de s'arrêter plus précisément sur deux autres dimensions : il s'agit du rapport à la famille et de la logique du corps.

## **Attentes familiales : la déception intégrale du rapatrié**

À l'automne 2005, alors qu'ils sont détenus au sein des bases militaires marocaines, des Sénégalais joignent leur famille et les informent de leur rapatriement imminent. Si certains sont attendus à l'aéroport de Dakar, beaucoup ne préviennent personne. Après quelques hésitations, certains rentrent par "surprise" : partis *incognito* à l'aventure, leur retour à la maison familiale se fait, quelques années plus tard, de manière tout aussi brusque et inattendue. D'autres n'osent pas rentrer chez eux. La peur du qu'en-dira-t-on, la crainte des comptes à rendre et des explications à fournir, d'autant plus fortes s'ils se sont endettés pour financer leur voyage, représentent des pressions sociales très fortes. De nombreux rapatriés ont en commun d'être habités par un sentiment de honte. Envisagée comme une "morale sociale" et un moyen de régulation sociale<sup>(11)</sup>, la honte est à replacer dans le cadre des rapports sociaux qui la fondent ou du moins dans lesquels elle s'inscrit. Dans les représentations communes, celui qui voyage à l'extérieur du Sénégal est quelqu'un qui se doit de réussir. Les rapatriés en revanche ne rentrent pas seulement les mains vides, mais avec moins que ce qu'ils avaient lorsqu'ils sont partis. En 2006, la confédération des syndicats autonomes<sup>(12)</sup> à Dakar ouvre une cellule d'accompagnement aux rapatriés du Maroc et des refoulés des îles Canaries. Le soutien psychologique qu'elle leur apporte s'accompagne parfois d'une aide à la réinsertion sur le marché de l'emploi. La confédération se pose en médiateur auprès de plusieurs familles qui s'opposent catégoriquement au retour de leur fils. À leur arrivée à Dakar, nombre de rapatriés se rendent, la tête basse, chez des amis ou des personnes de confiance vivant à distance

de la maison familiale. Il s'agit le plus souvent d'une sœur, d'un oncle, d'un frère ou d'un cousin chez lesquels les rapatriés trouvent une sorte de refuge à l'abri des regards de la collectivité.

Bara témoigne : *“À mon arrivée, je suis allé chez un ami. C'est lui qui m'avait mis en contact avec le gars du Maroc et c'est à lui que je donnais des nouvelles quand j'étais au Maroc. Après, il parlait à ma famille. Je suis revenu avec poches et mains vides. J'ai été obligé de vendre une couverture. Car à Oujda, avant de décoller, on nous avait mis dans une salle avec une couverture. Dès que je suis sorti de l'aéroport, je l'ai vendue à des gens qui habitent à côté. Si elle devait coûter 15 000, je l'ai vendue à 2 000 car j'avais vraiment besoin d'argent.”*

## Le corps, ultime ressource d'un homme blessé

Le temps social passé auprès de ces personnes ressources marque un moment de progressive réappropriation de soi où le rapatrié travaille sur la réparation du corps. Cette réparation est à la fois morale et physique. Le rapatrié se prépare psychologiquement et physiquement à endurer l'épreuve – car cela est bien vécu comme une épreuve – du retour à la maison familiale. Reprendre ses esprits, se reposer quelques jours, se laver, se raser, changer de vêtements, reprendre un peu de poids ou du moins se rassasier pour ceux qui, depuis leur expulsion dans le désert puis leur transfert dans les bases militaires marocaines n'ont eu que peu de répit, tel est l'enjeu de ces quelques jours ou semaines. La littérature socio-anthropologique a insisté sur la symbolique sociale de la corporéité. Elle s'est également intéressée aux usages sociaux et politiques du corps comme ultime ressource pour obtenir, en situation de précarité voire d'illégitimité, une reconnaissance sociale, une aide ou revendiquer des droits<sup>(13)</sup>. Ici, le corps constitue l'ultime ressource des rapatriés qui tentent de ne pas perdre toute contenance.

Au terme de quelques jours voire plusieurs semaines, leur retour à la maison familiale s'effectue souvent de nuit. L'obscurité, volontairement recherchée, a une double signification sociale : si elle vise à se soustraire aux regards du quartier, elle est aussi à l'image de leur situation de dénuement. Alioune explique comment, après cinq jours passés chez son frère venu le chercher à l'aéroport, il s'est décidé à rentrer chez ses parents : *“Je suis rentré chez moi par surprise, la nuit. Je ne voulais pas que les gens me voient et disent : ‘Eh, regardez, il est parti jouer au foot au Maroc il y a quatre ans, et voilà comment il est revenu’. J'ai trouvé mon père assis devant la télé. Il était vers 22 heures. Pour moi comme pour mon père ça a été un choc. Je ne savais pas quoi dire.”*

*Je me suis assis comme ça. Je n'avais rien, même pas une valise. Seulement des chaussures en plastique et le pantalon de mon frère, qui était trop grand pour moi. Mon père m'a dit : 'Ce n'est pas grave, Dieu est grand'."*

Ousmane, qui a utilisé le rapatriement pour rentrer au Sénégal, raconte son arrivée à Dakar : *"En arrivant à l'aéroport à Dakar, je suis parti chez ma sœur à Grand Yoff. J'ai dormi la nuit chez elle. Je suis arrivé par surprise. Mais elle pensait à moi car à ce moment beaucoup d'avions de refoulement arrivaient du Maroc. Elle est allée au marché m'acheter des chaussures et des habits. Elle m'a bien préparé pour retourner chez moi. Personne ne savait rien encore. Je me suis reposé deux jours et je suis retourné à Rufisque. J'avais peur de rentrer. J'étais très triste de retourner sans rien du tout. Je suis arrivé la nuit vers 20 heures, exprès. Car je voulais rentrer dans la maison sans que personne ne me voit. J'ai pris un taxi jusqu'à la porte de la maison. Je suis arrivé avec un sac à dos sale seulement. Ce sont les petits enfants qui m'ont vu en premier. Ils ont crié : 'Papa est venu, papa est venu'. Ma mère était en train de préparer à manger. Elle s'est mise à pleurer."*

La couverture vendue par Bara sur le parking de l'aéroport, le sac à dos sale d'Ousmane, le pantalon trop grand et les sandales en plastique d'Alioune témoignent de l'impécuniosité du rapatrié. Ce dernier se retrouve seul avec son corps, un corps marqué dans lequel il se sent mal à l'aise et qui, à lui seul, marque son identité sociale de rapatrié. L'incorporation des avatars de l'aventure se lit sur les corps.

## La compréhension de certaines familles

Des rapatriés qui n'osent pas rentrer chez eux sont toutefois joints par leur famille qui, informée de leur retour, leur demande de revenir à la maison. En dépit de leur déception, des proches sont soulagés de retrouver leur fils, leur cousin ou leur mari en relative bonne santé : *“J'étais contente de voir mon fils, car le Maroc c'est un pays où il y a la mort”* souligne une mère de rapatrié rencontrée en juillet 2008 à Dakar. Il faut dire que les rapatriements de l'automne 2005 prennent place dans un contexte particulier, caractérisé par une violence sans précédent, des relations politiques tendues et des discours médiatiques plutôt favorables aux migrants ou, du moins, dénonçant les violations des droits fondamentaux dont ces derniers sont la cible. Les tentatives de passage spectaculaires des enclaves espagnoles de Ceuta et Melilla, la forte répression qui s'ensuit, les morts et les dizaines de blessés par balle, puis les expulsions aux frontières algérienne et mauritanienne sont suivies avec un grand émoi par les familles sénégalaises depuis leur poste de télévision. Les gouvernements marocain et sénégalais sont fustigés par une partie de la population et les accusations portées à l'égard des politiques atténuent, par effet domino, celles qui auraient pu être portées à l'égard des rapatriés. Le soutien de certaines familles n'est pas seulement moral ou psychologique mais aussi matériel. Celles-ci peuvent se cotiser pour l'achat de quelques vêtements, proposer une chambre au rapatrié qui a vendu sa maison pour partir au Maroc ou encore l'aider à reprendre une activité en lui remettant quelques fonds.

Certaines familles s'en remettent au destin pour apporter des paroles réconfortantes et décharger le rapatrié de la responsabilité du retour. Selon une conception déterministe, le rapatriement est perçu comme une épreuve voulue par Dieu. Toutefois, même si des familles font preuve de soutien envers les rapatriés – ce qui n'est pas le cas de toutes –, le rapatriement reste pour eux un acte dévalorisant qu'ils tentent de masquer aux yeux du quartier comme de la famille élargie. Ils acceptent aussi très mal la pitié qui peut leur être portée. De plus, le détail de leur parcours par le Maroc reste une réalité difficilement communicable et exprimable à leurs proches. L'indicible, comme le note Pollak, ce n'est pas quelque chose qui se raconte ; c'est quelque chose qui se vit<sup>(14)</sup>. Si la frontière du dicible trace une distinction entre “eux” et “nous”, elle fait également partie intégrante de l'expérience du retour.

## Conclusion

L'expérience du rapatriement ne peut être appréhendée indépendamment de la trajectoire migratoire plus globale qui constitue la trame au sein de laquelle intervient, à un moment donné, ce type particulier de retour. Si la notion de trajectoire

permet de rendre compte de l'évolution des positions occupées au cours du temps, la conceptualisation formulée par Strauss invite à prendre acte des configurations d'acteurs qui "gravitent" autour d'une trajectoire donnée et qui contribuent à l'influencer<sup>(15)</sup>. L'analyse de la trajectoire des rapatriés est ainsi inséparable du contexte politique de lutte contre l'immigration clandestine mais aussi de l'articulation des rapports sociaux prévalant en amont comme en aval du voyage vers l'Europe. Au-delà de la diversité des situations individuelles, cet article aura alors tenté de mettre en perspective un certain nombre de dimensions sociales qui, tout à la fois, renseignent sur l'expérience du rapatriement et les formes de subjectivation qui y sont liées. ■

## Notes

1. Pian Anaïk, *Aux nouvelles frontières de l'Europe. L'aventure incertaine des Sénégalais au Maroc*, Paris, La Dispute, 2009.
2. Pian Anaïk, "Aventuriers et commerçant(e)s sénégalais à Casablanca : des parcours entrecroisés", in *Autrepart*, n° 36, 2005, pp. 167-182.
3. Pian Anaïk, "La fabrique des figures migratoires depuis l'expérience des migrants sénégalais", in *Journal des Anthropologues*, n° 118-119, 2009, pp. 249-277.
4. Ces terrains ont été réalisés dans le cadre du projet ANR Mitrans, "Migrations de transit en Afrique" mené avec l'Urmis et l'Ifas.
5. Pian Anaïk, *Aux nouvelles frontières de l'Europe. L'aventure incertaine des Sénégalais au Maroc*, op. cit.
6. Programme de retour vers l'agriculture qui a notamment reçu le soutien financier de l'Espagne et, dans une moindre mesure, du Maroc.
7. Tous les discours recueillis comportent nécessairement une part de reconstruction pour donner du sens à une expérience. Cette mise en cohérence biographique fait partie intégrante de l'analyse sociologique et à ce titre elle peut être considérée comme étant constitutive de l'expérience du refoulement.
8. DUBET François, *Sociologie de l'expérience*, Paris, Seuil, 1994.
9. Bredeloup et Zongo ont observé des faits similaires auprès des Burkinabé en Libye. Voir Bredeloup Sylvie et Zongo Mahmoud, "Quand les frères burkinabé de la petite Jamahiriyya s'arrêtent à Tripoli", in *Autrepart*, n° 36, 2005, pp. 123-148.
10. Voir Pian Anaïk, "Aux portes de Ceuta et Melilla : regard sociologique sur les campements informels de Bel Younes et de Gourougou", in *Migrations société*, n° 116, vol. 20, 2008, pp. 11-24.
11. Olivier De Sardan Jean-Pierre, "L'économie morale de la corruption en Afrique", in *Politique africaine*, n° 63, 1996, pp. 97-116.
12. La structure regroupe différents syndicats et catégories socio-professionnelles. La confédération se sensibilise à la question des rapatriements du Maroc et des îles Canaries à partir de 2006, notamment par l'intermédiaire du syndicat du secteur informel. Ce dernier compte parmi ses membres plusieurs personnes ayant tenté le passage clandestin en Europe.
13. Fassin Didier et Memmi Dominique (éds.), *Le Gouvernement des corps*, Paris, Ehes, 2004 ; Tersigni Simona, "Le répertoire d'action des sans-papiers 'musulmans' à Paris. Entre dissimulation, exposition et mise en danger des corps dans l'espace urbain", communication au colloque international *Terrains d'asiles, corps, espaces et politiques*, Paris, 18-20 septembre 2008, [www.reseau-terra.eu/article819.html](http://www.reseau-terra.eu/article819.html)
14. Pollak Michael, *L'expérience concentrationnaire : essai sur le maintien de l'identité sociale*, Paris, Métailié, 2000.
15. Strauss Anselm, *La Trame de la négociation. Sociologie qualitative et interactionniste*, Textes réunis et présentés par Isabelle Baszanger, Paris, L'Harmattan, 1992.